

CHAPITRE 12

LA FORME POLITIQUE : INDÉPENDANCE, DÉMOCRATIE, JUSTICE, LIBERTÉ, BONHEUR DU GOUVERNEMENT COMMUNISTE

ThuVan se leva, marcha de long en large comme quelqu'un qui avait perdu l'esprit.

Monsieur Tran était dans le même état d'âme que sa fille et avec eux probablement vingt millions d'habitants du Sud. État d'âme de l'homme qui vient de traverser des heures de frayeur, ne sachant où il est ni où il ira.

Le gouvernement s'était rendu à l'ennemi, la patrie était perdue et avec elle, l'âme du peuple; bien que le ciel n'eût pas changé, bien que la nature fût la même. Les uns et les autres n'avaient plus l'impression de vivre dans leur patrie.

La voix forte du «speaker» communiste résonnait à la radio, imprégnée d'allégresse comme pour saluer la paix, et criait sur les toits le régime «de démocratie, d'indépendance, de justice, de liberté et de bonheur» du nouveau gouvernement, régime qui semait davantage encore la perplexité et l'inquiétude chez le citoyen.

Personne ne savait quel malheur lui arriverait. Toutefois tout le monde se rendait compte qu'à partir de cet instant la vie n'aurait pas de paix.

On ne savait pas ce qui était survenu à tous ceux qui avaient fui le nouveau régime en se précipitant vers la mer; mais ceux qui restaient vivaient dans l'attente de ce qui est plus redoutable que la mort.

Et ce qui est «redoutable» là surviendrait à chaque individu, à chaque famille...

ThuVan éteignit la radio, revint s'asseoir en face de son père et dit soucieuse:

- VanTruong est coincé à Cantho, à l'Etat-major général de Thanh. Je ne sais pas s'il lui est arrivé quelque chose. Pourquoi n'est-il pas revenu?

Monsieur Tran tranquillisa sa fille:

- Oh! VanTruong n'est qu'un étudiant, personne ne l'arrêtera. Ne te fais pas souci pour lui. Ce qui me préoccupe s'est son oncle. Il n'est pas certain qu'un héros comme lui consentira à se rendre à l'ennemi communiste. Je crains...

N'ayant pas entendu son père continuer, ThuVan demanda:

- Papa, tu penses que Thanh résistera jusqu'à la dernière minute, n'est-ce pas?

- Si des deux côtés, ils s'étaient fait la guerre, oui! Comme l'autorité supérieure a ordonné la capitulation, Thanh ne s'y opposera pas. Cependant, tel que je le connais, il n'acceptera pas le déshonneur; il choisira certainement la mort.

- Papa, tu veux dire que Thanh se suicidera? O mon Dieu!

En poussant ce cri du cœur, ThuVan laissait sourdre ses larmes. Ne voulant pas que son père les vît elle quitta sa chaise, marcha, inquiète, vers la fenêtre pour regarder le ciel.

Il était déjà tard dans l'après-midi. Cette journée paraissait un siècle à la population du Sud. Combien d'évènement étaient-ils survenus? Les actualités changeaient, la vie changeait...

ThuVan semblait avoir tout perdu. Il ne lui restait que l'angoisse qui allait, à chaque instant, grandissante.

Ne pouvant la contenir dans son cœur, elle s'écria:

- O papa! Il faut que je parte à Cantho retrouver VanTruong et Thanh. Je suis trop inquiète à leur sujet.

- N'as-tu pas entendu à la radio qu'on a intimé l'ordre à tout le monde de rester là où il est et de ne pas sortir des maisons?

- Je ne peux tout de même pas rester ici sans savoir ce qui se passe à Cantho. Je dois me rendre compte sur place de la situation.

- C'est trop risqué! C'est trop dangereux, ma fille! Ne me désobéis pas! Je pense qu'ils doivent être en route pour ici. Il vaut mieux attendre de leurs nouvelles à la maison. Mais si tu veux absolument aller les chercher, attends alors demain matin.

ThuVan secoua la tête:

- Non papa! Je désire partir sur le champ. Tu me pardonneras! Je ne peux pas t'obéir cette fois-ci. Je ne saurais passer toute cette nuit éveillée, torturée plus longtemps par l'angoisse.

Elle était résolue d'aller à la recherche de son fils unique, quel que fût le danger. Monsieur Tran, sachant qu'il ne pourrait fléchir la volonté de sa fille, ne disait plus rien.

ThuVan grimpa vite à l'étage prendre quelques articles de toilette, de maquillage, une chemise de nuit et un peu d'argent

qu'elle fourra dans un petit sac et redescendit. Elle n'avait que ça pour tout bagage car elle comptait être de retour le lendemain avec VanTruong.

L'air triste, Monsieur Tran attendait sa fille au bas de l'escalier. ThuVan n'avait jamais vu son père si triste. Elle lui sourit:

- Je reviendrai demain matin avec VanTruong. Sois tranquille! Je ne serai pas absente longtemps. Le lycée est encore fermé, tu ne dois y aller, n'est-ce pas?

Monsieur Tran fit signe de la tête. Sans comprendre pourquoi il avait l'impression qu'après cette séparation, lui et sa fille ne se reverraient plus jamais. Ses larmes coulaient tandis qu'il disait d'une voix étouffée par l'émotion:

- Que Dieu te garde, ma fille!

ThuVan s'efforçait de dominer son émotion sans pouvoir retenir ses larmes.

Elle pensait ne s'éloigner qu'une seule nuit, mais elle sentait son âme lourde comme s'il s'agissait d'un voyage éternel. Son père laissait rarement paraître ses sentiments, mais aujourd'hui il pleurait d'émotion.

Ils avaient tous les deux le pressentiment que quelque chose allait se produire. Ils s'inquiétaient l'un de l'autre.

ThuVan contenant son émotion recommanda:

- Papa, tu n'oublieras pas de bien fermer les portes et de ne pas sortir. Je te promets que je reviendrai tôt demain.

- Sois très prudente, toi aussi, ma fille! Renseigne-toi auprès de la population sur la situation de l'État-major général avant d'aller à la rencontre de Thanh et de VanTruong.

- Oui, papa! Je me rappellerai ta recommandation.

ThuVan embrassa son père, lui dit adieu. Monsieur Tran l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

La rue, devant chez eux, était habituellement très calme. Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait ni voitures, ni passants. Aujourd'hui elle était tout à fait déserte.

La population désorientée, anxieuse se terrait et verrouillait solidement toutes les portes des maisons.

Sachant qu'il lui était impossible de trouver un taxi, ThuVan dit à son père:

- Bon, rentre papa! Je m'en vais à pied jusqu'à la gare routière.

Monsieur Tran avait de la peine à la quitter:

- Ma fille! J'ai la sensation qu'à partir de maintenant nous ne nous reverrons plus. Je prie Dieu pour qu'il te préserve de tous les maux.

ThuVan énergique, dit:

- Nous nous retrouverons demain. Va! Tranquillise-toi!

Monsieur Tran baissa la tête, s'efforça de maîtriser son émotion; tandis que sa fille, n'osant pas le regarder, tourna le dos et marcha d'un pas alourdi.

Cette rue lui était familière, elle en connaissait chaque pavé, chaque pierre, chaque arbre, chaque touffe d'herbes... Elle la foulait aujourd'hui avec le sentiment qu'elle marchait sur une route inconnue semée de périls. Le cœur palpitant, les jambes paraissant s'enchevêtrer, elle ne pouvait avancer vite.

Cependant talonnée par une anxiété croissante, elle se mit à courir avec l'impression d'être poursuivie. Seulement quand la station des cars lui apparut, entourée de passagers, ThuVan recouvrit ses sens, ralentit le pas pour reprendre son souffle.

Ce n'est qu'après avoir acheté son billet et pris la place dans le car qu'elle se sentit en sécurité au milieu des passagers, bien que ces derniers fussent des inconnus aussi soucieux et effrayés qu'elle.

Les voyageurs pour Cantho étant moins nombreux que ceux pour Saigon, le chauffeur, dans l'attente d'éventuels clients supplémentaires, démarra avec quinze minutes de retard.

Tout le monde paraissait très grave, très tendu et pourtant personne ne protestait contre ce retard.

Pour la première fois de sa vie, ThuVan était témoin du calme qui régnait à la gare routière et de l'absence de rivalité et d'altercations entre les différents groupes qui se disputaient les clients. Alors elle se demanda :

«Est-ce que tout le monde est si préoccupé par les malheurs susceptibles de lui arriver qu'il n'est plus capable de se chamailler? Ou bien, est-ce que c'est à partir de ce jour, jour où les communistes ont pris le pouvoir, que les habitants du Sud sont enfin capables de fraterniser?

Quand le car traversa le centre de la ville, ThuVan vit que tous les magasins entrebâillaient leurs portes et quelques acheteurs pressaient le pas dans les rues.

Sur le parcours dans la ville, de temps en temps, un groupe de militaires communistes, de noir habillés, pieds nus, marchait en désordre au milieu de la chaussée, avec la mine épanouie des vainqueurs et l'air réjoui des gens qui n'avaient jamais vu de villes.

Toujours derrière ces groupes militaires un certain nombre d'habitants suivaient et applaudissaient les héros de l'oncle Ho. C'étaient les citoyens de la ville qui, secrètement,

œuvraient pour les communistes soit dans le sabotage, soit dans l'espionnage..., et qui, maintenant, se découvraient.

Sur la route nationale, à chaque intersection, un groupe militaire arrêtait les voitures. Les soldats communistes braquant leurs fusils sur les passagers, les regardaient avec des yeux fureteurs qui les effrayaient.

ThuVan supposait qu'ils cherchaient des militaires, ou les fonctionnaires de l'ancien régime, en fuite.

Heureusement dans le car il n'y avait pas de jeunes hommes. La plupart des voyageurs étaient des commerçants allant d'une province à l'autre, écouler leurs marchandises. Ce qui fait que, n'ayant pas rencontré de difficultés et grâce à l'habileté du chauffeur qui avait prévu de la bière, des jus de fruit et des cadeaux pour les soldats communistes, le car put poursuivre sa route.

MyTho n'était distant que de cent kilomètres. Cependant à cause des deux bacs et de nombreux arrêts en cours de route, le car n'arriva à destination qu'à 21 heures, bien qu'il fût parti à 17 heures.

CanTho était une grande ville après Saigon, elle comptait d'imposants bâtiments et magasins, une nombreuse population. D'habitude vers le soir entre 17 et 21 heures, par temps beau et frais, les habitants aimaient se promener, faire les magasins qui restaient ouverts, dans la ville bien éclairée, animée, et joyeuse.

Cette fois-ci, au contraire, les maisons, les magasins, les bâtiments bordant les rues avaient leurs portes closes. Dans les rues il n'y avait presque pas de passants, de temps en temps une voiture.

À chaque carrefour, des soldats communistes montaient la garde, créant le jour de la paix, un cadre horrible effrayant qui ne s'était jamais vu aux temps de la guerre.

À l'arrivée du car, les voyageurs rencontraient des difficultés: ne trouvant pas de taxi, ils se disputaient pour avoir la priorité sur trois pauvres cyclo-pousses.

ThuVan, apercevant, non loin de la gare routière, un petit hôtel, s'y dirigea hâtivement. Elle ne se doutait pas qu'elle le trouverait fermé, obscur à l'intérieur.

Elle était devant l'hôtel, inquiète et désespérée. Maintenant elle commençait à regretter de n'avoir pas écouté son père. Arrivée ici, à cette heure, non seulement elle ne pouvait rien faire, mais si elle ne trouvait pas à se loger et errait dans la rue, elle serait sûrement emprisonnée par les soldats communistes.

Se rappelant alors son père qui l'accompagnait les larmes aux yeux et qui craignait que tous deux ne se revoient plus, ThuVan tremblait à l'idée qu'elle serait arrêtée et tuée cette nuit même.

Affolée, elle cogna à la porte de l'hôtel et appela:

- Ayez la bonté de me sauver. Sauvez-moi!

Elle réitérait son appel, cognait sans relâche.

Un moment après, à l'intérieur, une lampe s'alluma et une voix d'homme demanda:

- Qui est là? Qu'est-ce qu'il y a? À cette heure-ci l'hôtel ne reçoit plus de clients. D'ailleurs il y a plus de chambre libre.

Appuyant sa face contre la porte ThuVan suppliait:

- Ayez la gentillesse de me laisser entrer. Si vous n'avez plus de chambre, je me contenterai de m'asseoir dans le salon.

Je crains qu'en restant dehors je sois arrêtée par les soldats communistes. Aidez-moi, s'il vous plait!

- D'où venez-vous?

- Je suis venue de Mytho par l'autocar. À cette heure-ci il y a ni taxi, ni cyclo-pousse pour aller ailleurs.

Suivit un instant de silence pendant lequel l'homme dut consulter quelqu'un autre.

Le cœur palpitant ThuVan attendait. Soudain la porte s'ouvrit. Un homme d'une quarantaine d'années, passant la tête, regarda alentour. Ne voyant personne d'autre que ThuVan, il dit:

- Veuillez entrer.

- Merci, Monsieur.

Dès qu'elle fut entrée, l'homme verrouilla immédiatement la porte, éteignit la lumière électrique, ne laissant allumée que la bougie sur le bureau de réception derrière lequel était assise une femme.

- Je vous présente ma femme.

Les deux dames se saluèrent. ThuVan fut priée de remplir les formalités d'usage.

- Excusez-nous, lui dit l'homme, nous n'osons pas laisser beaucoup de lumière. Car s'ils nous savaient encore éveillés, ils nous fouilleraient.

Par «ils» l'homme faisait allusion aux soldats communistes.

ThuVan approuva de la tête:

- Vous avez bien raison d'éteindre.

La femme tendait à ThuVan un formulaire imprimé:

- Veuillez marquer votre nom et adresse, nous dire combien de temps vous comptez rester.

- Je resterai cette nuit seulement.

Tout en répondant, elle remplissait rapidement le formulaire et le remit à la femme qui, après y avoir jeté un coup d'œil le passa à son mari. Ce dernier, après l'avoir lu, sursauta et regarda en souriant ThuVan:

- N'êtes-vous pas la fille de Monsieur le proviseur Tran de Mytho?

Ecarquillant les yeux d'étonnement:

- Comment le savez-vous? demanda-t-elle.

- Je suis un de ses élèves. Depuis mon mariage je suis venu ici exploiter cet hôtel que ma femme et moi avons reçu en cadeau de ma belle-famille.

ThuVan en fut tout heureuse:

- Alors, vous êtes du même pays natal que moi?

Brusquement l'homme riait:

- Madame ThuVan, dit-il amicalement, nous étions camarades de classe. J'ai, peut-être, changé au point que vous ne me reconnaissez pas. Mais vous, vous avez si peu changé que je vous ai tout de suite reconnue.

Elle regarda attentivement l'inconnu. Peut-être à cause de la lampe trop peu claire; ou cet homme pouvait avoir tellement changé après vingt ans qu'elle ne parvenait pas à l'identifier.

- Je vous demande de m'excuser, dit-elle. Je n'arrive pas à vous reconnaître.

- Je m'appelle Chau, Ly Chau. J'étais dans la classe B et vous dans la classe A. Les deux classes étaient réunies pour l'anglais et le français. J'étais habituellement au dernier banc.

ThuVan, fronçant les sourcils, secoua la tête après un moment de réflexion.

- Sincèrement je ne me rappelle pas votre nom et ne vous reconnais pas non plus.

Pour taquiner son mari, la femme se mêla à la conversation:

- Autrefois tu étais maigre comme un clou. Aujourd'hui tu es gras comme un moine! Qui saurait te reconnaître?

La vérité était que, en ce temps là, ThuVan était trop amoureuse de Thy pour prêter attention à un autre garçon de sa classe. Après l'école chacun suivait sa route. Elle s'était mariée. À la naissance de VanTruong elle avait fui Mytho et cessé toutes relations avec ses condisciples.

Souriant à contrecœur:

- Je n'ai pas une bonne mémoire, dit-elle, pardonnez-moi.

Ly Chau invoqua les souvenirs en riant aux éclats:

- Oh, ma chère! Je suis sûr que vous devez vous souvenir que le professeur de français m'avait surnommé «la baguette», n'est-ce pas?

- Ah, oui! Ça y est! Ça me revient! Vous étiez maigre et grand. Le professeur de français vous surnommait «baguette» et Thy «Tarzan». Est-ce bien cela?

- Quand tu n'étais pas encore marié, disait Madame Ly en riant, tu étais comme Don Quichotte. Et le professeur avait raison de te surnommer «baguette».

La boutade de Madame Ly les mit en joie et leur fit oublier les inquiétudes de la journée.

Chau invita ThuVan à s'asseoir sur le canapé et s'assit dans le fauteuil en face d'elle, et dit:

- Si vous n'êtes pas trop fatiguée par le voyage, veuillez vous asseoir ici et bavarder un moment avec nous.

Madame Ly, entendant ce que son mari venait de dire, quitta immédiatement le bureau de réception et vint avec un aimable sourire, s'asseoir à côté de ThuVan.

Devant l'intimité de ce couple ami, cette dernière s'émut:

- Je suis vraiment heureuse de vous rencontrer ici. Dans ces heures graves, retrouver des amis c'est pour ainsi dire retrouver des membres de sa famille.

Soudain Chau, grimaçant, demanda:

- Vous deviez avoir une affaire importante pour quitter votre maison aujourd'hui. Pourquoi Thy ne vous a-t-il pas accompagnée?

Aussitôt Chau expliqua à sa femme:

- Madame ThuVan et Thy se sont mariés après la sortie de l'école.

Très gênée par la question de Chau, ThuVan ne savait comment y répondre. Elle évitait de parler de Thy:

- Mon fils est coincé ici. Je suis venue le chercher.

- Chez qui habite-t-il? Avez-vous son adresse?

Sans répondre à la question, elle demanda:

- Vous connaissez l'Etat-major général de la 4^e région militaire, n'est-ce pas? Le général Le Thanh est...

Sans laisser ThuVan achever sa phrase, Chau s'écria:

- Mon Dieu! Ça y est! Je me le rappelle! Le général Le Thanh, commandant de la 4^e région est le frère de Thy. Est-ce que votre fils était incorporé dans l'armée?

- Non! Il est encore étudiant. Comme l'université, au début de ce mois, a fermé ses portes en raison de la grave situation politique et comme les étudiants, sans cesse, manifestaient, je l'ai autorisé à venir ici passer ses vacances avec son oncle. Jamais je ne me suis imaginé ce qui se passe aujourd'hui.

Madame Ly dit très faiblement:

- O ciel!

ThuVan pâlisait:

- Mon amie! Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ici? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Chau répondit à la place de sa femme:

- Toute la population de la province connaissait et respectait le général Le Thanh. Et personne, vraiment, ne se doutait...

Impatiente de connaître les nouvelles concernant Le Thanh, ThuVan lui coupa la parole:

- Je vous demande de me préciser ce qui est survenu à l'Etat-major et comment va le général Le Thanh?

- J'ai entendu dire que tout l'Etat-major avait évacué sauf le général Le Thanh. Il est resté là à attendre les communistes, à l'heure qu'il est, il sera mort!

Bien que son père eût pressenti ceci, ThuVan ne put se dominer en apprenant le suicide de Thanh. Elle baissa la tête laissant ses pleurs se répandre sur sa robe. Madame Ly tenant sa main la réconfortait:

- Ne soyez pas trop affligée. Ce n'est qu'une rumeur. Personne ne sait exactement quand et comment est mort le général Le Thanh.

Levant ses yeux inondés de larmes:

- D'où avez-vous appris la mort du général Le Thanh?
demanda ThuVan.

- Les soldats de l'Etat-major général, en quittant la ville, ont rapporté à leurs familles que le général Thanh et le général Hoan, respectivement commandant en chef et commandant-adjoint ne s'enfuiraient pas, mais ne se rendraient pas non plus à l'ennemi. Ils étaient déterminés à se donner la mort avant que les communistes arrivent. Transmise de bouche à l'oreille, cette nouvelle a parcouru toute la ville.

Madame Ly ajouta:

- D'aucuns disent que les deux généraux Thanh et Hoan se sont suicidés en grande tenue de cérémonie et en même temps sous le drapeau. D'autres racontent que le général Thanh est mort dans son bureau au poste de commandement et que le général Hoan est mort chez lui sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

Puis subitement Madame Ly chuchota à l'oreille de ThuVan:

- Il est fort possible que ces deux généraux ne se soient pas suicidés. Ils seraient restés à leur poste jusqu'à l'arrivée des communistes pour faire sauter l'Etat-major et s'échapper. Cette nouvelle serait très plausible. Car vers dix-neuf, vingt heures ce soir les communistes allaient de quartier en quartier fouiller chaque maison pour rechercher deux personnes sorties du poste de commandement, travesties en paysans. Ces deux personnes auraient, paraît-il, massacré bon nombre de communistes avant de quitter le poste de commandement. Ce qui les a excédés.

Les yeux tristes de ThuVan luisaient d'espoir.

- Si Le Thanh n'est pas mort, mon fils ne risque rien alors! Ou bien...

- Ou bien les deux personnes déguisées en paysans sortant de l'Etat-major seraient le général Le Thanh et votre fils? dit Chau pour finir la phrase que ThuVan avait laissé inachevée.

Madame Ly renchérisait doucement:

- C'est juste! C'est juste! Le général Hoan s'étant suicidé chez lui, les deux personnes qui sont sorties du poste de commandement devaient être le général Le Thanh et votre fils.

Ne pouvant pas dissimuler sa joie, ThuVan esquissa un sourire.

Toutefois ce sourire s'éteignit presque aussitôt quand elle se rappela le mot de son père: «Un héros comme Le Thanh ne capitule point devant l'ennemi, ne s'enfuit pas comme un lâche. Il doit avoir choisi la mort».

Si Thanh avait choisi la mort, pourquoi n'avait-il pas renvoyé son neveu à sa mère? Pourquoi? Et pourquoi? criait-elle en pleurant.

Enveloppant les épaules de ThuVan de ses bras, Madame Ly la rassura:

- Ma chère! Ne vous désespérez pas ainsi. Je suis absolument certaine que votre fils n'est pas mort. Car si le général avait autorisé ses collaborateurs à fuir, il est évident qu'il devait presser votre fils de quitter l'Etat-major avant de se suicider, n'est-ce pas? À supposer qu'il ne soit pas mort, alors c'est bien lui qui se serait enfui avec votre fils. Et dans ce cas les deux dernières personnes qui partaient étaient le général et votre fils.

Ce raisonnement impeccable de logique et de justesse de Madame Ly rendit espoir à ThuVan qui regarda Chau comme pour lui demander son avis. Ce dernier fit signe de la tête:

- J'étais loin de me douter que ma femme fût à ce point intelligente. C'est vrai, que le général soit mort ou non, votre fils est parti sain et sauf. Ne soyez plus préoccupée! Même si les communistes arrêtent votre fils, ils le relâcheront quand ils s'apercevront qu'il n'était qu'un étudiant.

Bien qu'elle ne crût pas à l'humanisme des communistes, ThuVan voulait quand même croire aux dires de Chau. Alors, levant les yeux sur les Ly, elle dit d'une voix émue:

- Je vous remercie tous les deux infiniment. J'ai eu vraiment de la chance de vous rencontrer.

Encore intrigué à propos de Thy, Chau demanda:

- J'avais entendu dire dans le temps que Thy était allé poursuivre ses études à l'étranger. Quand est-il revenu au pays? Et que fait-il à présent? Ma chère ThuVan?

N'osant pas le regarder, ThuVan baissa la tête:

- Il est mort depuis longtemps.

- O pardon!

Tous les trois gardaient le silence. Au regret d'avoir réveillé le chagrin de leur amie, Chau dévia la conversation:

- À propos, de Mytho à Cantho avez-vous rencontré des difficultés?

- Tout ce qui s'est passé aujourd'hui ne se serait pas produit autrefois. Par exemple, à chaque étape, l'autocar doit s'arrêter pour qu'ils perquisitionnent. Les voyageurs tremblent de peur. Dans cette ville, à chaque carrefour, des soldats communistes montent la garde. Les rues sont désertes, le spectacle est horrifiant, donnant à la population l'impression

que ce jour, jour de la paix, est celui du début d'une nouvelle guerre! Une guerre dans laquelle il n'y aura pas de belligérants s'affrontant avec des armes à feu mais une oppression que le gouvernement communiste exercera sur les vingt millions d'habitants du Sud.

Chau soupirait:

- Il nous est difficile de nous fier à ce que disent les dirigeants communistes. C'est pour cela, bien qu'ils appellent les militaires et les fonctionnaires à rester calmes, bien qu'ils aient promis que le gouvernement se comportera convenablement à leur égard et qu'à partir de ce jour la population pourra jouir réellement de la liberté, de la paix, de l'indépendance et du bonheur, tout le monde s'inquiète.

D'un ton d'amertume ThuVan dit:

- Attendons de voir comment est le paradis que le gouvernement communiste érige pour le peuple. Pendant trente ans des millions de gens du Nord et du Sud sont morts à cause du paradis promis par Ho-Chi-Minh. J'ai bien peur qu'à partir d'aujourd'hui, ils se servent du sang et des pleurs des vingt millions d'habitants du Sud pour embellir leur paradis.

La femme de Chau toujours optimiste:

- Je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Ils se sont déjà emparés du Sud, ils tiennent déjà le pouvoir en main. Ils ont réalisé toutes leurs ambitions, ils n'ont plus aucune raison de terroriser la population.

Chau s'adressait à sa femme en soupirant:

- Attendons! Je ne suis pas optimiste comme toi, je ne suis pas non plus pessimiste comme notre amie ThuVan. Ce qui doit arriver, arrivera. Ne nous soucions pas trop du lendemain, mais réjouissons-nous du présent. Présentement je

suis heureux de revoir ThuVan après vingt ans. Aussi serais-tu bien gentille d'aller à la cuisine préparer quelques plats pour fêter ce jour de retrouvailles.

Et se tournant vers ThuVan:

- Je suis sûr que vous n'avez pas dîné. Depuis tout à l'heure, nous ne faisons que bavarder et nous avons complètement oublié de vous inviter à prendre quelque chose. Nous sommes vraiment impardonnables. Veuillez nous en excuser.

- Je vous dérange beaucoup, mes amis! Il est déjà 22 heures, dit ThuVan d'une voix très émue.

Chau riait:

- Qu'importe ce qui se passe dehors, nous voulons jouir d'une bonne soirée.

- Avez-vous des enfants? demanda ThuVan.

Chau secoua la tête:

- Oh, nous n'avons pas eu de chance.

Et il poursuivit en se levant:

- Nous vivons dans cet hôtel dont les deux étages supérieurs sont réservés à l'hôtellerie. Nous, nous occupons tout le rez-de-chaussée. Je vous conduis à votre chambre. Rafrâchissez-vous pendant que ma femme prépare le repas.

Tout en montant l'escalier avec Chau, ThuVan lui demanda:

- Vous avez beaucoup de clients, n'est-ce pas?

- Oh non! Personne ne vient à l'hôtel en ces jours où la situation est grave. D'ailleurs nous avons trop peur de recevoir des clients en ce moment. C'est la raison pour laquelle nous

avons fermé depuis une semaine et donné congé à nos employés.

- Ainsi, en m'ouvrant la porte tantôt vous m'avez fait une faveur spéciale?

- Ecoutez! Je vous ai répondu que nous n'avons pas de chambre libre parce que nous ne désirions plus recevoir de clients. Cependant quand nous avons entendu une voix de femme et que vous avez dit venir de Mytho, je vous ai fait entrer par sentiment de concitoyenneté. Je ne me doutais pas du tout que c'était vous.

Chau emmena ThuVan dans la chambre la plus spacieuse avec tout le confort moderne.

- Prenez votre temps, ma chère, dit-il. Nous vous attendons en bas, dans la salle à manger.

- Merci bien.

Décidée à donner un coup de main à Madame Ly, elle se lava sommairement et redescendit. Elle ne se figurait pas que les Ly l'attendaient déjà à la salle à manger, dont la table était couverte de plats. Chau l'accueillit en riant:

- Les femmes qui font leur toilette aussi diligemment que vous sont rarissimes.

- Je croyais avoir le temps d'aider votre femme, j'étais loin de penser qu'elle cuisinait aussi vite qu'une fée avec sa baguette magique.

- Je n'ai fait que réchauffer ce qui était tout prêt pendant que mon mari mettait la table, dit-elle en souriant. C'est vite fait car il n'y a rien d'important. Asseyez-vous ici.

ThuVan savait pertinemment que les Ly avaient déjà dîné. Mais comme ils tenaient à lui tenir compagnie, ils

s'obligeaient à dîner une nouvelle fois. Bien qu'émue, elle ne trouvait rien à dire.

Chau, ayant pressenti son état d'âme, mangeait comme s'il avait réellement faim pour qu'elle ne se gênât pas.

Au cours du repas, ils évoquèrent des souvenirs d'étudiants, de jeunesse. Madame Ly, charmée, se mêlait de loin en loin à la conversation, en plaçant quelques plaisanteries. Ce qui contribua à rendre le dîner plus chaleureux.

Il était presque minuit lorsqu'ils se souhaitèrent «bonne nuit».

Seule maintenant dans cette chambre inconnue, ThuVan ne cessait de penser à une chose ou à une autre...

Depuis que sa mère était décédée, il y a un peu plus d'un an, son père s'était toujours montré courageux, dissimulant son chagrin, continuant sa carrière d'enseignant. Bien qu'elle l'eût engagé à se retirer tôt, il était déterminé à travailler jusqu'à l'âge de la retraite, c'est-à-dire jusqu'à la fin de cette année.

Ne voulant pas, d'une part, que son père vit seul, dans sa maison vide, avec sa tristesse, et d'autre part, ne pouvant pas laisser VanTruong tout seul à Saigon, ThuVan, depuis la mort de sa mère partageait sa vie entre son père et son fils.

Les trois premiers jours de la semaine à Saigon elle se consacrait à son fils tout en continuant de travailler chez Maître Vo Lang. Elle s'occupait de son père et de son ménage le reste de la semaine à Mytho où VanTruong la rejoignait pour le week-end.

DuyQuang venait à la maison de ThuVan donner des leçons de français et d'anglais à VanTruong qui, n'ayant pu

obtenir de bourse scolaire pour l'étranger, faisait ses études supérieures à Saigon. Le père y passait parfois la nuit pendant les jours d'absence de ThuVan à Saigon. Aussi, bien qu'il vînt de façon permanente chez elle, DuyQuang ne la rencontrait-il pas.

D'ailleurs, intentionnellement, ils évitaient de se voir parce qu'ils redoutaient d'être impuissants à contenir leur passion qui, s'épanouissant chaque jour davantage, aurait pu les mettre dans une situation inextricable.

En vérité, ils ne s'étaient jamais sentis aussi près l'un de l'autre qu'en ce moment. Ne vivaient-ils pas sous le même toit? La maison de ThuVan n'avait pas de chambre d'amis, ne couchait-il pas dans son lit chaque fois qu'il passait la nuit chez elle?

Mais d'eux-mêmes, ils s'interdisaient, ils se fuyaient. Jamais ils ne s'étaient déclarés leur amour, même s'ils savaient qu'ils s'aimaient passionnément.

Maintenant leur amour n'était plus celui du berger et de sa brebis, c'était tout à fait l'amour de nos ancêtres Adam et Eve.

En fait, tous deux, ils étaient déjà d'un certain âge, expérimentés, ils savaient réprimer leur langueur d'amour, maîtriser leurs désirs, mettre la raison avant les sentiments parce qu'ils respectaient la morale.

L'unique rencontre de ThuVan et DuyQuang cette année, se situait au début du mois. En raison de la situation politique, l'université avait fermé ses portes, ThuVan, ne désirant pas que son fils participât aux manifestations des étudiants, voulait l'éloigner de Saigon. C'est ainsi qu'elle avait été amenée à rencontrer DuyQuang pour lui demander si elle pouvait

envoyer, sur l'invitation de Le Thanh, VanTruong chez son oncle à Cantho.

Ayant beaucoup de considération pour le général, DuyQuang ne s'opposa pas à ce que VanTruong allât dans un cantonnement militaire. Cependant il lui avait bien recommandé de retourner immédiatement chez sa mère à Mytho si la situation à Cantho devenait grave.

VanTruong avait promis d'écouter les conseils de son parrain. Alors, pour quelle raison jusqu'aujourd'hui était-il resté sans nouvelles?

Elle se sentait angoissée en se rappelant son fils. Depuis vingt ans, avec courage elle vivait sa vie de veuve grâce à la présence de son fils. Mais si jamais il lui arrivait quoi que ce fût, elle ne pourrait certainement pas lui survivre.

Appuyant son visage sur l'oreiller, elle pleurait...

Un moment après, elle s'endormit.

Et dans son sommeil, par intermittence, elle se voyait chez son père à Mytho, occupée à faire la cuisine. De la cour, VanTruong s'engouffrait dans la maison, la mine épanouie de joie:

- Maman! Grand-père et moi, nous avons terminé de suspendre les lanternes. Viens voir si cela te convient.

ThuVan se hâtait de suivre son fils. Elle voyait au milieu de la cour herbeuse une large et longue table recouverte d'une nappe blanche. Sur la table étaient disposés des vases de fleurs superbes, des verres, des tasses, des couverts, de la vaisselle splendide pour vingt personnes.

Des lanternes multicolores et des guirlandes de fleurs fraîches suspendues aux double-rangées d'arbres bordant la cour conféraient au paysage un charme infini.

Son père, en la voyant, lui demanda:

- Alors, ma fille, es-tu contente?

Avec le sourire sur les lèvres, ThuVan répondit:

- Papa! Toi et VanTruong, vous avez fait une décoration magnifique.

- Ah bon! Ainsi nous avons achevé notre travail. Et toi? As-tu fini de faire ta cuisine?

- Moi? J'ai aussi tout terminé. Tout est prêt! On n'attend plus que les convives pour servir.

À peine eût-elle fini sa phrase qu'elle entendit plusieurs voitures s'arrêter devant la porte d'entrée que VanTruong s'empressait d'ouvrir pour accueillir la grand-mère paternelle, l'oncle Le Thanh, le parrain DuyQuang et la famille de Madame LanMai, compagne de travail de sa mère, et ses camarades d'école... en tout, plus d'une dizaine de personnes venues, chargées de cadeaux, fêter ses dix-huit ans.

Après les salutations d'usage et un brin de causette on se mit à table.

Ils étaient une vingtaine, en liesse et franches lippées, autour d'une table sur laquelle étaient servis abondamment une dizaine de plats différents.

Tous appréciaient l'excellente qualité de cuisine et ne tarissaient pas d'éloges sur le talent culinaire de ThuVan, en particulier Le Thanh.

Toute souriante elle plaisantait:

- Tu aimes mes plats parce que tes soldats doivent être de très mauvais cuisiniers?

Et Thanh de raconter:

- Parmi mes soldats il y avait un chinois qui était chef cuisinier d'un grand restaurant renommé à Cholon. Tous les jours il...

ThuVan, sans attendre qu'il eût achevé, l'interrompit:

- O ciel! dit-elle avec un frais sourire, si tu avais un cuisinier chinois, tu m'as sûrement flattée tout à l'heure.

Thanh secoua la tête:

- Non! Je te félicitais avec sincérité. La cuisine chinoise bien qu'elle soit mondialement réputée, est trop grasse. Quand on en mange de temps à autre, elle est excellente. Mais si tu en consommes tous les jours, tu en seras vite dégoûté. Ne sais-tu pas que parfois je prenais un soldat cuisinier amateur pour changer mon menu?

DuyQuang se mêla à la conversation:

- Vous avez raison, mon général! Je suis tout à fait d'accord avec vous. On ne peut pas manger la cuisine chinoise tous les jours. Je conviens avec vous que tous les mets de ce repas sont succulents et impossibles à trouver ailleurs.

Depuis longtemps ils s'aimaient secrètement. Bien que les compliments de DuyQuang fussent des commentaires sincères sur la cuisine, ThuVan avait l'impression que c'était par amour qu'il les exprimait.

Vivement touchée, elle baissait la tête. Quand elle la relevait, elle voyait soudain le ciel s'obscurcir, des nuages noirs couvraient le ciel, les vents entraient en furie, les arbres étaient fouettés, les feuilles s'envolaient...

Puis de loin, accourut un tourbillon frénétique qui souleva et emporta tout le monde.

ThuVan tournoya en l'air pendant un temps indéterminé. Quand elle retomba, elle se trouva dans une région

montagneuse couverte de forêts enchevêtrées de lianes, inhabitée où l'on entendait que des rugissements de bêtes sauvages.

Affolée, elle se mit à courir tout en appelant ses proches parents. Cependant sa voix se perdait dans la profondeur des forêts. Ils étaient tous dispersés, égarés, perdus! Elle restait seule au milieu des dangers.

Tout à coup surgissait devant elle un ombre noir d'un animal d'aspect monstrueux qui bondissait sur elle. Effrayée, elle reculait. La bête ouvrait la gueule comme pour rire avec elle. Maintenant ThuVan voyait clairement que ce n'était pas un animal, mais que c'était Thy.

Il tendait ses bras pour la saisir. Elle jeta un grand cri, se réveilla, trempée de sueur, le cœur battant la chamade.

Toute frémissante, elle s'assit silencieuse dans son lit, se souvenant de Thy, du cauchemar...

Il a ya dix-neuf ans qu'elle était une épouse fidèle non à cause du mari, mais à cause de la moralité confucéenne.

Thy était entré dans sa vie comme les nuages, comme le vent... soudain venu, aussitôt parti. L'amour et la haine, avec le temps, s'anéantissaient. Elle ne se souvenait plus de Thy. Elle le considérait comme mort.

Et voilà qu'aujourd'hui il lui apparaissait en songe. Est-il encore vivant ou mort? Pour quelle raison, quand elle le rencontrait, n'y avait-il plus personne de ses proches parents?

Subitement elle trembla quand elle se rappela la réalité au dehors. Les troupes communistes, à grand fracas, arrivaient de partout. Parmi eux devait se trouver Thy.

Et c'est parce qu'ils revenaient que Le Thanh devait mourir et VanTruong...

N'osant plus penser davantage elle se rendit à la salle de bain se rafraîchir la figure. L'eau froide l'aida à reprendre ses esprits.

Il était cinq heures du matin à sa montre-bracelet. Les Ly devaient être dans les bras Morphée. C'était encore tôt. ThuVan se remit au lit sans pouvoir se rendormir.

Elle entendait le temps s'écouler... minute par minute... Quand on attend, les minutes s'allongent, tandis qu'elles s'enfuient lorsqu'on n'y pense pas!

Thy avait quitté sa femme il y a exactement dix-neuf ans. Dix-neuf longues années avec son cortège de tristesse, de souffrances, d'animosité, de malheurs... Et pourtant ThuVan avait l'impression que c'était hier. Tout comme si elle venait de se réveiller d'un mauvais cauchemar.

Est-ce que Thy reviendrait pour qu'elle retombe une fois de plus, dans un cauchemar perpétuel?

* *

Toute la journée, Chau et ThuVan, séparément, allèrent s'informer sur Le Thanh et VanTruong dans tous les restaurants, les magasins et au marché.

La presse étant bâillonnée, la radio réservée au gouvernement communiste pour émettre des ordres à la population, les nouvelles relatives au pays étaient tout à fait incertaines. Cependant, dans la ville de Cantho tout le monde savait que l'Etat-major était aux mains des militaires communistes et que les deux généraux Thanh et Hoan s'étaient suicidés.

Evidemment, comme les nouvelles étaient transmises oralement et n'étaient confirmées par aucune image

photographique, elles demeuraient contradictoires. Dans les grandes lignes, c'était ce que les Ly racontaient à ThuVan hier soir.

En fait, le public aimait mieux raconter que le général Le Thanh n'était pas mort. ThuVan se perdait en conjectures. Est-ce que la population, le tenant en haute estime, ne voulait pas que son héros mourût, ou bien était-il encore réellement vivant?

Bien qu'elle doutât, elle voulait tout de même croire que Thanh était encore en vie et que les deux personnes qui avaient quitté le poste de commandement étaient lui et VanTruong.

Elle s'imaginait que l'oncle et le neveu avaient quitté Cantho et que tous deux étaient en train de l'attendre à la maison.

Cette pensée la rendit impatiente de regagner Mytho. Elle décida de quitter Cantho par le car de 15 heures. Les Ly l'accompagnèrent jusqu'à la gare routière.

Très sensible à l'accueil chaleureux et cordial de ses amis, ThuVan ne savait leur dire autre chose qu'un grand merci.

- Si jamais vous revenez à Mytho, laissez-moi vous inviter. Je voudrais aussi avoir l'adresse de vos parents. Je me ferai un grand plaisir de leur faire une visite quand l'occasion s'en présentera.

- Mes parents habitent rue Tu Do au No 2. Sûrement nous reviendrons les voir et par la même occasion nous passerons vous saluer ainsi que Monsieur le proviseur.

Ils se quittaient avec beaucoup de peine. Les Ly souhaitaient à ThuVan «bon voyage» et de retrouver le plus tôt son fils.

L'autocar avait quitté la station. Aujourd'hui les passants étaient plus nombreux, les voitures aussi.

Après un jour d'anxiété et n'ayant rien vu leur arriver, la population se tranquillisait et commençait à croire à la paix, à la liberté, à l'indépendance et au bonheur du nouveau régime.

À la radio, ce matin, le gouvernement communiste, très doucereusement, appelait les militaires et les fonctionnaires de l'ancien régime à se présenter à leur bureau pour reprendre le travail comme auparavant, chacun devant garder sa fonction respective.

Ceux qui croyaient à ses paroles alléchantes étaient légion. Aussi la ville commençait-elle à redevenir animée. Personne ne songeait plus à abandonner sa maison et à s'enfuir. Les militaires et les fonctionnaires, tour à tour, se présentaient à leur bureau.

Les passagers du car aujourd'hui devisaient gaiement, comme naguère. En ville le car roulait allègrement, sans accroc. Seulement quand il prit la route nationale, il fut arrêté par un groupe de six à sept militaires communistes. Tous les passagers durent descendre du car pour contrôler les sièges et les bagages. Tout ce qui était sur le porte-bagages: valises, cartons, sacs de riz, paniers de légumes, de volaille etc.... furent systématiquement fouillés.

Personne ne se doutait qu'après le contrôle des bagages, ils contrôleraient les papiers. Certes, tout le monde avait sur soi son titre d'identité et le présenta. Toute fois le chef du groupe militaire communiste dit:

- Le gouvernement a annoncé que chacun de vous doit rester où il est. Vous êtes sortis de chez vous sans autorisation. Vous avez contrevenu à l'ordre gouvernemental. Pour cette raison nous nous voyons dans l'obligation de vous emmener au centre de rééducation.

La déclaration du cadre communiste fit pâlir tout le monde. Alors, une femme d'une cinquantaine d'années vêtue comme une cultivatrice estimant qu'elle serait respectée en raison de son âge, s'avança :

- Nous sommes des marchands de volailles et de légumes, nous allons de Cantho à Mytho. Si vous nous défendez de sortir de chez nous, comment voulez-vous que nous puissions les vendre? Quant à demander l'autorisation où devrions-nous nous adresser? Depuis toujours la population va de province en province sans avoir besoin de demander...

- Pas de discussion!

Sans laisser la femme achever la phrase, le chef de groupe la poussa si violemment avec la crosse de son fusil qu'elle tomba à la renverse.

Tout le monde, effrayé, se regroupa et personne n'osa élever la voix.

ThuVan, se rappelant que son père l'attendait à la maison et que VanTruong pouvait y être, se départit de son calme et au mépris de la violence du communiste, courut vers lui et le saisissant dit:

- Monsieur, faites-moi la grâce de me laisser retourner à Mytho où mon père et mon fils m'attendent.

- Où habites-tu? Où sont tes papiers? demanda l'autre brutalement.

Il était à peine âgé entre vingt-deux et vingt-cinq ans. Bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que lui, il s'adressait à elle avec arrogance et irrespect. Cependant elle ne s'en formalisa pas. Avec douceur elle lui répondit:

- Je suis de Mytho. Voici mes papiers attestent que j'habite bien à Mytho. Je vous prie de me laisser partir.

Il prit ses papiers, y jeta un coup d'œil sans les lire. Puis il tourna, retourna le titre d'identité, la toisa et l'apostropha:

- Est-ce que bien vrai que tu habites à Mytho?

- Veuillez lire! L'adresse est marquée dessus.

- Tu mens!

ThuVan, étonnée, ne comprenait pas pourquoi il ne voulait pas lire et disait qu'elle mentait. Elle s'efforça pourtant de supplier:

- O Monsieur, je suis née à Mytho. J'habite là aussi. Ayez pitié...

- La ferme! J'ai dit que tu n'habites pas à Mytho. Si tu me contredis je te tuerai sur place.

À la fois effrayée et ahurie, elle ne comprenait toujours pas le chef communiste qui décidait qu'elle n'habitait pas à Mytho. Bien que l'adresse fût écrite noir sur blanc, il persistait à ne pas croire.

En réalité, quatre-vingt-dix pour-cent des cadres militaires communistes ne savaient ni lire, ni écrire. Ho Chi Minh ne leur avait appris que le maniement des fusils pour tuer, mais ne leur avait donné aucune instruction. Il n'y avait que les partisans de grade supérieur qui avaient fait des études. Ils donnaient des ordres aux subalternes oralement comme autrefois les chefs des tribus mongoles.

Au 20ème siècle, l'homme est allé dans la lune, alors que la science et la culture de tous les pays du globe atteignent des sommets insoupçonnés. Ho-Chi-Minh et son parti ont volontairement conduit leur peuple vers le moyen-âge. Parce que la politique du parti est cruelle et injuste, elle leur inspire une peur morbide du peuple et des soldats.

Ce qui fait que les «leaders» laissent leurs échelons inférieurs et le peuple, les deux composantes de loin les plus nombreuses, dans l'ignorance, pour mieux les exploiter, les commander et pour qu'ils exécutent leurs ordres sans grogne.

Terrorisés par la méchanceté du groupe de soldats communistes, les passagers n'osaient plus rien dire.

Le chef de ce groupe, prétentieux de sa personne, ordonna à ses soldats:

- Confisquez les biens de ces gens là, chargez-les sur la voiture et conduisez-les au camp No 14.

Les soldats, forts de l'ordre reçu, se précipitaient sur les voyageurs et arrachaient leurs bagages à main.

Pour avoir voulu défendre leurs biens, beaucoup d'entre eux reçurent des coups de crosse que le chef de groupe faisait pleuvoir sur eux.

ThuVan avait aussi été dépouillée de son nécessaire de toilette et de son porte-monnaie.

Ainsi, le gouvernement communiste s'emparait facilement par la force des biens du peuple.

Une fois le car chargé, le chef du groupe ordonna au chauffeur de se rendre à l'emplacement prévu, guidé par deux soldats.

Les prisonniers avaient les yeux bandés et étaient ligotés entre eux par les mains, les hommes avec les hommes, les

femmes avec les femmes à l'exception des femmes ayant des enfants au sein et de deux fillettes de dix et douze ans.

Complètement dépossédés, on les envoyait maintenant en prison pour avoir quitté leur domicile sans autorisation, prison que les communistes appelaient pompeusement «centre de rééducation».

Personne ne pouvait deviner où l'on serait envoyé. Certainement très loin, car tout le monde marcha sans arrêt pendant plus de deux heures, tantôt sur des routes empierrées, tantôt sur des chemins de terre. À la fin tout le monde avait l'impression d'avancer sur une cour pavée de briques avant de s'engouffrer dans une maison.

Une fois ses liens détachés, son bandeau enlevé, ThuVan se trouva dans une salle spacieuse. En plus des femmes et des enfants qui voyageaient avec elle, environ cent autres femmes et des enfants, les uns debout, les autres assis, l'air fatigué, s'y trouvaient en piteux état, se parlant à voix basse.

Quant aux enfants, certains dormaient, d'autres s'accrochant à leurs mères pleuraient doucement.

Cachée par la manche de sa robe, ThuVan avait pu sauver sa montre-bracelet qui marquait maintenant 17 heures. Ils avaient donc marché pendant deux heures.

Construite comme une pagode, cette vaste salle à haute toiture comportait beaucoup de fenêtres. Mais il n'y avait ni tables, ni chaises, ni autres objets usuels.

ThuVan ne s'était pas trompée. Car, par une des fenêtres elle voyait dans la cour des statues de Bouddha, en mille morceaux, gisant pêle-mêle avec des autels, des chandeliers, des brûle-parfums et d'autres objets de culte.

Le doute n'était plus possible. Les communistes s'étaient emparés de cette pagode pour en faire une prison où ils enfermaient femmes et enfants. Quant aux bonzes, ils les avaient transportés ailleurs.

Après avoir conduit ThuVan et ses compagnons de voyage à l'intérieur, les soldats communistes s'en allèrent en fermant la porte. Cette salle, la principale de la pagode, bien qu'elle fût grande et large, une fois la porte fermée et en raison du nombre élevé de personnes enfermées, l'air y devint vite irrespirable. Tout le monde serait mort asphyxié s'il n'y avait pas eu de fenêtres.

En dépit de cela, les prisonnières se sentaient soulagées après le départ des soldats communistes. Elles échangeaient des nouvelles de toute nature. Et c'est ainsi que ThuVan apprit que toutes les prisonnières étaient des passagères des autocars partant de Cantho vers différentes destinations.

Ce soir là, les prisonnières furent laissées sans nourriture. Les enfants tenaillés par la faim pleuraient, poussaient des cris assourdissants.

À l'extérieur, les soldats qui montaient la garde, complètement impassibles, dévoraient les provisions qu'ils avaient confisquées.

On pouvait dire que presque toutes les personnes arrêtées étaient des commerçantes qui allaient d'une province à l'autre, écouler leurs marchandises, ou des rizicultrices qui portaient de la campagne leurs produits maraîchers pour les vendre sur les marchés de la province. Présentement on avait confisqué tous leurs biens et par-dessus le marché on les jetait en prison, elles étaient tellement en colère qu'elles traitaient les soldats communistes de pirates et de malhonnêtes.

Assise dans un coin, ThuVan les regardait avec beaucoup de pitié.

Alléchés par les belles promesses de Ho-Chi-Minh qui leur disait:

«Le jour où les communistes vaincront, vous deviendrez riches. Vous n'avez plus besoin de travailler, les rizières et les biens des propriétaires vous seront distribués».

Le monde des agriculteurs, pendant trente ans, s'était saigné aux quatre veines pour héberger les soldats communistes, les entretenir, espérant les voir victorieux.

Ils ne se doutaient nullement que deux jours après la chute de Saigon, ils seraient pillés les premiers par ceux-là même qu'ils avaient soutenus!

Se rendant bien compte maintenant qu'ils avaient été bernés, ils s'irritaient, traitaient les communistes d'ambitieux cupides et regrettaient déjà le gouvernement de Saigon et les Américains. Malheureusement il était trop tard!

ThuVan, soudain, pensait à Thy...

Lui aussi, pendant dix-neuf ans, avait abandonné sa femme et ses enfants, sacrifié sa vie pour le Parti et pour Ho Chi Minh. S'il revenait vivant, de quel bienfait jouirait-il? Ou bien, dupé comme les autres, il vivrait, le reste de sa vie, l'amertume au cœur et la haine dans l'âme?

* *

Le lendemain matin, alors que le ciel était encore peu clair, un groupe de soldats avec un sous-officier pénétrèrent dans la salle où tout le monde se sentait fatigué après une nuit sans sommeil.

Le sous-officier désigna celles qui devraient le suivre. Sauf les personnes âgées de 60 à 70 ans et les femmes ayant des enfants, presque toutes les prisonnières, ThuVan comprise, durent aller dehors.

Oh, pas très loin! Juste au milieu de la cour de la pagode où, s'asseyant à même le carrelage encore mouillé de rosée, se tenant les genoux et tremblantes dans la fraîcheur du matin, elles écoutèrent l'enseignement que leur dispensait un dirigeant politique d'une trentaine d'années, l'air inepte.

La leçon ne comportait que deux phrases:

- Il n'y a ni Dieu, ni Saints, ni Jésus, ni Bouddha; il n'y a que les deux génies Marx et Lénine et l'oncle Ho; il nous faut donc les vénérer comme des Dieux.

- Il n'y a pas de patrie, pas de famille, il n'y a que le parti du gouvernement; il faut donc que chaque citoyen obtempère d'une façon absolue aux ordres du parti comme le chien docile obéit à son maître.

Parmi les prisonnières il n'y avait que ThuVan et trois autres jeunes filles de 18 à 20 ans, probablement des étudiantes, qui ne se donnaient pas de peine pour digérer la leçon. Cependant étant des intellectuelles, elles se sentaient très mal à l'aise d'être obligées d'écouter et de réciter des paroles aussi choquantes.

Aussi lorsque l'une des jeunes filles, contrainte sur l'ordre du dirigeant politique, de répéter ces deux phrases, parvint à la fin de la deuxième, elle était tellement exaspérée qu'elle ajouta:

«...comme l'oncle Ho, docile, obéit au doigt et à l'œil au maître grandiose soviétique».

ThuVan, pâissant, stupéfaite, regarda le dirigeant politique. Elle s'inquiétait de voir ce dernier emmener la jeune fille. Mais au contraire, en riant, il la félicita:

- Bravo! Bravo! C'est bien cela! L'oncle Ho a toujours recommandé qu'il en soit ainsi.

Déconcertée, ThuVan ne pouvait pas imaginer que ce dirigeant fût si idiot pour ne pas comprendre que la jeune fille adressait à son oncle Ho une critique acerbe et que Ho-Chi-Minh eût cité son obéissance aux soviets comme exemple pour éduquer son peuple et ses cadres militaires.

Les agricultrices incultes, n'ayant pas bien compris le sens de la leçon, ni la comparaison que la jeune fille avait établie entre Ho-Chi-Minh et le toutou docile, ne se sentaient pas choquées ni ne protestaient. Elles apprenaient, comme des perroquets, la leçon qu'elles oubliaient aussitôt, obligeant le cadre politique à répéter plusieurs fois. Bien que la séance durât deux heures il y avait encore des gens qui n'arrivaient pas à savoir les deux phrases par cœur.

Ce cadre commençait à remarquer ThuVan et les trois autres jeunes filles. Arborant un sourire mystérieux et dangereux, il demanda en levant le menton:

- Qui sait l'américain et le français ici?

La plus jeune des filles leva aussitôt le doigt:

- Moi.

Le cadre lui fit signe d'avancer. Elle semblait très contente, car elle pensait que, connaissant l'anglais et le français on la ferait sortir de prison. Mais ThuVan, ayant flairé l'arrière-pensée de ce cadre, regardait la jeune fille assise, un peu penchée vers elle, aux fins de la conseiller de ne pas dire la vérité comme l'autre.

Le dirigeant la remarqua, il la fit se lever:

- Tu sais aussi l'américain et le français, n'est-ce pas?

ThuVan secoua la tête:

- Comment sont l'américain et le français? Dans notre leçon je vous avais entendu dire deux mots Marx et Lénine. Est-ce que c'est l'américain ou du français?

- Tu parles à tort! Ce n'est pas de l'américain, pas du français. C'est... hum...

Il émit une suite de sons inarticulés et ne continua plus.

L'oncle Ho et le parti lui avaient appris très clairement le nom de ces deux génies. Mais bien que chaque dirigeant eût chez lui leur photo pour les mieux vénérer il ne savait pas de quel pays ils étaient.

Soudain il se souvint que dans toute cérémonie, il y avait toujours un certain nombre de blancs aux cheveux blonds qui occupaient les places d'honneur. L'oncle Ho et ses supérieurs étaient toujours aux petits soins pour eux et les appelaient «le grand frère grandiose soviétique». Alors, ces deux génies étaient des soviétiques et leur nom est fatalement la langue soviétique.

Après ce raisonnement et cette déduction savante il fixa ThuVan de l'air dédaigneux de l'homme intelligent s'adressant à des idiots:

- Tu es trop bête! Assieds-toi. Ça c'est la langue «grandiose» du «grand frère grandiose soviétique», as-tu compris?

ThuVan riait en elle-même de la stupidité du dirigeant qui avait dit: «langue grandiose», «grand frère grandiose». Il est fort possible que les communistes d'Hanoi d'appartenance russe avaient ajouté le mot «grandiose» aux fins de témoigner

envers les Soviétiques leur absolue vénération. D'ailleurs il suffisait d'écouter les soldats communistes d'Hanoi pour se rendre compte que Ho-Chi-Minh et son parti communiste s'étaient rendu esclaves de la Russie.

Fier de voir qu'aucune prisonnière n'était plus intelligente que lui, le dirigeant politique accorda à tout le monde dix minutes de repos pour prendre le petit déjeuner sur place.

Trois soldats apportèrent une caisse de patates et deux touques d'eau trouble de puits. Chaque personne recevait pour son petit déjeuner un verre d'eau et une patate, de ces patates véreuses dont les soldats ne voulaient pas.

N'ayant pas mangé depuis l'avant-veille et tenaillées par la faim, certaines personnes, à contrecœur, avalaient leur patate.

Incapable d'en manger, ThuVan s'efforçait de boire quelques gorgées d'eau dont l'odeur nauséabonde la fit vomir. Se tenant le ventre, elle blêmit et s'assit à terre.

La voyant ainsi, les deux filles accoururent prendre de ses nouvelles. Mais le cadre militaire communiste, agitant la main, ordonna aux prisonnières de se mettre en rang par deux et de le suivre.

Après avoir dépassé la rangée des cellules des bonzes devenues à présent logements des gardiens de prison, elles arrivèrent à un terrain de culture de la pagode.

D'une superficie d'environ un hectare il y était cultivé du maïs, des patates, des haricots, de la salade, des tomates etc.... Cependant tout cela était cueilli. Il ne restait, pour le moment, que racines, feuilles mortes éparpillées partout...

Le dirigeant militaire ordonna aux prisonnières:

- Vous autres, toutes, vous devez déblayer ce terrain et le recultiver. Quand vous aurez terminé, vous serez libres.

Le déblaiement du terrain d'une grande étendue, sa préparation et la replantation, bien que les prisonnières fussent assez nombreuses, demanderont plusieurs jours.

Or, leurs marchandises et leurs biens avaient été pillés, maintenant on voulait encore exploiter leur capacité de travail. Chacune d'elles le savait bien, mais personne n'osa s'y opposer.

Du moins nourrissaient-elles, toutes, une haine indignée envers les communistes.

N'étant pas habituée aux travaux des champs et, par-dessus le marché, épuisée par la faim, le manque de sommeil, ThuVan faisait de gros effort pour ne pas s'écrouler. Tout en travaillant, elle se sentait malheureuse et pensait aux deux mots «liberté et bonheur», le slogan de ce régime.

* *

À midi les prisonnières bénéficiaient d'une demi-heure d'arrêt pour déjeuner. Cette fois tout le monde reçut un bol de mauvais riz, habituellement réservé aux cochons, et un peu de sel.

Après le repas elles devaient immédiatement reprendre le travail sous un soleil brûlant, trempées de sueurs et haletantes. Mais si quelqu'un s'attardait à se reposer, les soldats communistes les fouettaient comme des bêtes.

Tard le soir, elles pouvaient se laver sommairement à la mare voisine et retrouver à la pagode pour dîner avec un bol de ce même riz avec un peu de sel et un verre d'eau.

Puis elles étaient bouclées de nouveau dans la salle principale de la pagode, si épuisées aujourd'hui qu'elles s'endormirent comme des souches.

À peine le jour se fut-il levé, que les prisonnières durent faire leur apprentissage: «la leçon d'hier en deux phrases avec le même dirigeant politique».

Le même programme de travail, la même vie se poursuivit jusqu'au troisième, quatrième jour... Le temps passait... les prisonnières maigrissaient à cause du travail épuisant, du manque de sommeil, de l'alimentation insuffisante, et aussi de la tension d'esprit, de la baisse du moral... Elles avaient l'impression que cet endroit était l'enfer du monde.

* *

Pendant que ThuVan, à Cantho, était forcée de travailler la terre, son père, à Mytho, rencontra le malheur.

Le matin de ce jour-là, selon son habitude, Monsieur Tran écoutait la radio dans le salon. Il était inquiet de l'absence de nouvelles de sa fille, depuis qu'elle était allée à la recherche de son fils VanTruong. Et jour après jour il guettait quelques nouvelles à la radio et à la télévision.

Or, depuis que le gouvernement communiste détenait le pouvoir, la radio et la télévision devaient se taire sur la situation militaire et sur celle du pays. Elles étaient réservées pour glorifier, en guise de propagande, les exploits de l'armée durant les vingt années de guerre contre les Américains et pour débiter des ordres du gouvernement à la population.

La presse d'autrefois était supprimée. Les quelques journaux du gouvernement communiste étaient utilisés pour la

propagande uniquement. Tant et si bien que le peuple ne savait rien de ce qui se passait à l'extérieur.

Il ne restait plus qu'une seule source de nouvelles: la rumeur publique.

Aussi Monsieur Tran se proposait-il d'aller ce matin à la gare routière s'informer sur la situation à Cantho.

Ayant bu sa tasse de thé, il se leva, éteignit la radio et s'apprêtait à sortir, lorsqu'il entendit, soudain, sonner, à coups répétés.

Croyant que c'était sa fille qui revenait, content il poussa précipitamment la porte et regarda la rue. Deux têtes d'homme lui apparurent confusément.

À la fois intrigué, bouleversé et inquiet, il accourut. Quand il vit que c'était le concierge de l'école et un élève, il sourit:

- Qu'y a-t-il? demanda-il.

- Monsieur le proviseur, je suis venu vous inviter à venir à l'école.

Monsieur Tran fronça les sourcils:

- Les élèves ont encore congé jusqu'à la fin de cette semaine; est-ce que l'un d'eux a endommagé quelque chose à l'école?

- Monsieur, il y a des hommes du gouvernement qui vous invitent à venir.

- Bon. J'y vais. Attendez que je ferme ma maison.

Il ferma à clef la porte et revint suivre le concierge. C'est à ce moment-là que Monsieur Tran remarqua l'élève qui ne l'avait pas salué. Heureux, il exultait comme quelqu'un qui gagnait au jeu. Il s'appelait Bi, dix-sept ans, élève de la 9^e.

Monsieur Tran le connaissait, il travaillait mal, semait des troubles dans les classes, était menteur et insolent envers les maîtres, poussait les élèves à faire la grève, s'insurgeait contre l'école pour ceci ou pour cela.

Le conseil des professeurs lui avait proposé de l'expulser avec deux autres de la 7^e et 8^e classe. Mais Monsieur Tran n'avait pas eu le cœur de les renvoyer. Il s'était contenté de les faire venir dans son bureau pour les encourager à bien travailler.

Depuis lors Bi n'osait plus le rencontrer à l'école. Mais il savait qu'il continuait sournoisement à inciter les élèves de toutes les classes à faire de l'agitation pendant les heures d'études.

Aujourd'hui le voyant venir chez lui, la tête haute, l'air orgueilleux, il avait le pressentiment qu'il lui était arrivé quelque chose. Préoccupé il observa le concierge qui baissait la tête comme s'il avait honte d'avoir accompli une mauvaise action.

Tous les trois marchaient silencieux à la file indienne. Anxieux, Monsieur Tran pensait à sa fille et à son petit-fils. Où étaient-ils en ce moment et comment allaient-ils?

Soudain il eut l'impression que, cette fois-ci, il ne reviendrait plus chez lui et ne reverrait plus sa fille ni son petit-fils. Il continua d'avancer comme un corps sans âme.

Il était huit heures du matin. Habituellement à cette heure l'école était animée, bruyant. Mais ce jour-là, c'était encore les vacances, toutes les classes étaient fermées.

Cependant la porte d'entrée était grande ouverte et au milieu de la cour il y avait cinq à sept soldats communistes armés et habillés en noir, ainsi qu'une dizaine d'habitants

vêtus comme des agriculteurs, hommes, femmes, jeunes, âgés... debout alignés et lui tournant le dos.

Quand il s'en approcha il tressaillit et pâlit en voyant devant lui cinq professeurs de l'école à genoux, les mains liées derrière le dos; quelques-uns étaient encore en pyjama, les communistes les avaient donc arrêtés en plein sommeil.

Épouvanté, il accourut vers eux pour s'informer de ce qui s'était passé. Mais il n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche que deux soldats communistes lui ligotaient les deux mains derrière le dos et le forçaient à s'agenouiller avec ses collaborateurs.

Parmi les professeurs arrêtés il y avait une femme, Madame Qui, professeur de français, et quatre hommes dont deux enseignaient le français et les deux autres l'anglais.

Voyant leur proviseur arrêté et ligoté, ils s'affolèrent encore davantage. Madame Qui se tourna vers Monsieur Tran et lui demanda d'une voix tremblante:

- Pourquoi nous a-t-on arrêtés, Monsieur le proviseur?

- Je ne sais vraiment pas.

Un professeur de français dit:

- Nous faisons de l'enseignement qui n'a aucun rapport avec la politique. Alors...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, un lieutenant communiste, tout jeunet, chef du groupe militaire l'interrompit:

- Coupables! Taisez-vous, cria-t-il, vous n'êtes pas autorisés à parler au tribunal du peuple, avez-vous compris?

Cette phrase effraya les cinq professeurs et le proviseur. Depuis fort longtemps ils avaient appris par les livres et la presse que les communistes d'Hanoi avaient organisé ces

tribunaux. Et aujourd'hui ils étaient leurs coupables. Mais tous les six ne faisaient que l'enseignement, de quoi seraient-ils coupables envers le peuple pour être traduits devant le tribunal.

Levant la tête, Monsieur Tran demanda:

- Vous nous arrêtez pour quel délit?

- Est-ce que tu es pressé de mourir? Le peuple va énumérer vos crimes clairement avant que vous mouriez.

Monsieur Tran remarqua maintenant que celui qui venait de parler avec un accent du Nord difficile à entendre portait des vêtements d'un vert fané, coiffé d'un chapeau et chaussé de sandales en caoutchouc. Il n'était pas armé. On ne savait pas à quelle catégorie de cadre il appartenait.

Les six prisonniers, en entendant ce qu'il venait de dire, se sentaient défaillir et ne se tenaient plus droit sur les genoux. Madame Qui, frappée d'effroi, roula par terre évanouie.

Le lieutenant communiste ordonna à ses soldats:

- Allez chercher de l'eau et ranimez cette femme pour qu'elle assiste à son jugement par le peuple.

Un soldat d'une douzaine d'années alla remplir son seau au bassin au milieu de la cour.

Après une minute de frayeur et ayant repris son calme, Monsieur Tran regarda les personnes rassemblées, nombreuses devant lui et remarqua qu'elles étaient toutes des riziculteurs étrangers qu'il ne connaissait pas, sauf quatre visages bien connus dont trois élèves: Bi, Lanh, May, des semeurs de troubles proposés jadis par le conseil des professeurs à l'expulsion. Le quatrième était le concierge.

Les communistes étaient nombre de six, de noir vêtus, pieds nus, portant au poignet gauche un ruban rouge, armés de

fusil, âgés de douze à quinze ans. Le lieutenant avait environ vingt-deux ans.

Mais le personnage le plus important était celui qui portait des vêtements de couleur vert fané, originaire du Nord, d'environ 35 ans, au faciès cruel.

En fait, ce tribunal du peuple n'était composé que d'une bande de gosses armés, quelques élèves indisciplinés, cinq à sept agriculteurs inconnus et un dirigeant féroce faisant fonction de juge.

Revenue à elle après avoir reçu le seau d'eau froide, Madame Qui fut obligée de s'agenouiller. Se tournant vers elle, Monsieur Tran parla pour que les autres collaborateurs l'entendissent aussi:

- Regardez bien, Madame et Messieurs, cette bande de gens dont le gouvernement se sert pour nous juger. J'ose penser que ce sera une chance pour nous de mourir aujourd'hui plutôt que de vivre sous leur administration.

Le dirigeant aux vêtements vert fané entendant Monsieur Tran parler à voix basse avec les professeurs, se fâcha et proclama, en battant trois fois des mains:

- La séance du tribunal est ouverte. Tout le monde doit garder le silence.

Le lieutenant fouilla sa poche, en sortit une feuille et lut à haute voix:

- Le coupable Kha-van-Hoe, levez vous.

Kha-van-Hoe, le professeur de français, le plus ancien de l'école, la cinquantaine, grave et imposant, se leva et regarda ceux qui étaient devant lui, d'un air plutôt méprisant qu'effrayé.

Le lieutenant lui dit:

- Avoue tes méfaits devant le peuple.

Très calmement il répondit:

- Je n'ai pas de fautes à vous avouer. Vous voulez me tuer? Eh bien, tuez-moi!

- Evidemment tu mourras. Cependant le gouvernement révolutionnaire agit toujours d'une façon claire et démocratique. Tes méfaits seront poursuivis en justice pour que tout le monde le sache.

Puis se tournant vers les jurés:

- Le coupable Kha-van-Hoe ne reconnaît pas ses fautes. Chers compatriotes! Tour à tour vous dénoncerez ses méfaits, dit-il à haute voix.

Bi, le premier, s'avança, l'air joyeux:

- Ce monsieur enseigne le français à l'école. Les élèves refusaient de l'apprendre, il les punissait de toutes les façons.

Lanh, élève de la 7^e, treize ans, s'avança aussi:

- Ce monsieur m'obligeait à apprendre le français, déclara-t-il. Comme je ne le savais pas, il me forçait à m'agenouiller une heure.

May élève de la 8^e, âgé de 15 ans, riant et très à l'aise, dit:

- J'avais fait circuler un papier parmi les camarades, les incitant à boycotter l'heure du français. Ayant saisi mon papier, ce monsieur envoya une plainte au proviseur et m'a fait mettre à genoux dans la cour.

- Est-ce qu'il y a encore quelqu'un qui voudrait l'accuser?

Le lieutenant posa cette question à l'intention du concierge. Ce dernier s'avança, tête baissée, sans oser regarder du côté des professeurs et dit d'une voix presque inaudible:

- Je reconnais que le professeur Kha-van-Hoe enseignait le français.

Le dirigeant faisant fonction de juge dit maintenant à haute voix:

- Les quatre témoins ont confirmé que le coupable Kha-Van-Hoe est un acolyte des Français, un Viet Gian. De plus, il conseillait aux élèves de devenir Viet Gian. Il mérite de mourir. Compatriotes! Êtes-vous d'accord pour le condamner à mort?

Les agriculteurs ignares ne comprenant pas ce qu'était le français, ne connaissaient non plus la signification de Viet Gian. Comme des automates, ils levèrent la main en criant:

- D'accord! À mort! À mort!

Alors le lieutenant ordonna, en agitant la main, à deux soldats âgés respectivement de douze ans et de quatorze ans, de pousser le professeur Kha-Van-Hoe un peu plus loin et de lui tirer sur la tête. La victime dont le sang éclaboussait l'herbe, tomba.

Le lieutenant, dépliant sa feuille, lut:

- Le coupable Do Ve, levez-vous!

Do Ve était un professeur d'anglais, 30 ans, beau, simple et doux.

Le lieutenant lui posa la même question que tout à l'heure:

- Avoue tes fautes devant le peuple.

Do Ve se taisait.

Le lieutenant recommença la même comédie :

- Compatriotes, chacun de votre tour, accusez cet homme devant le tribunal du peuple.

Toujours le premier, Bi s'avança et pointant son doigt sur le professeur, dit d'un ton irrité:

- Ce monsieur enseignait l'américain. J'avais dit aux élèves de toutes les classes de sécher son cours. Il m'avait amené chez le proviseur pour me renvoyer.

Les deux élèves Lanh et May, l'un après l'autre dénoncèrent aussi le professeur.

À son tour, le concierge confirmait que le professeur Do Ve enseignait l'américain.

Le juge communiste proclama la sentence:

- Le coupable Do Ve est un Nguy à la solde des Américains. De plus il apprenait aux élèves à devenir des Américains Nguy. Il mérite la peine de mort. Compatriotes! Êtes-vous d'accord?

Ensemble, les agriculteurs levèrent la main:

- Condamnez à mort l'américain Nguy!

Et les deux gosses de douze à treize ans tuèrent le professeur Do Ve à coups de fusil.

Le troisième appelé était le professeur d'anglais Tang-Van-Thong, 35 ans. Quand le lieutenant lui intima d'avouer ses forfaits, il déclara:

- Je ne suis pas coupable. Vous m'avez arrêté par erreur.

C'était encore l'élève Bi qui s'avança et désignant du doigt le professeur, confirma qu'il enseignait l'américain aux élèves de la classe 12^e. Le professeur Tang-Van-Thong secoua la tête:

- J'enseignais l'anglais. D'ailleurs, tu n'étais pas dans ma classe, comment pouvais-tu savoir quelle langue j'enseignais?

Lanh et May, élèves de 7^e et de 8^e, n'étant pas élèves de professeur Tang-van-Thong et ne sachant pas s'il enseignait l'anglais ou l'américain, s'abstinrent de venir à la barre.

Quant au concierge, il était complètement dans le brouillard, ne sachant pas la différence entre l'anglais et l'américain. Il resta coi.

Les communistes, bornés les uns et les autres, ne savaient pas que l'américain et l'anglais étaient une seule et même langue. Après avoir réfléchi un moment, le juge demanda:

- Tu dis que tu enseignais l'anglais et non l'américain?

- C'est exact!

- Alors, quelle langue est-ce l'anglais?

- C'est la langue que parlent les Anglais.

- Où se trouve le pays des Anglais? Se trouve-t-il près du pays des Américains?

- Non! L'Angleterre est près du pays du grand frère grandiose soviétique de l'oncle Ho.

Le juge entendant le professeur Tang-Van-Thong lui rappeler son oncle Ho, ria, la mine réjouie:

- Si c'est ainsi, vous n'êtes pas coupable. Le tribunal prononce votre acquittement. Compatriotes! Êtes-vous d'accord?

Comme des robots, le groupe des riziculteurs leva la main en riant:

- D'accord! Acquittons cet homme.

Le professeur Tang-Van-Thong échappait à la mort dans des circonstances vraiment tragi-comiques!

Les communistes accouraient le délier et l'autorisaient à partir. Avant de s'en aller, il regarda Monsieur Tran et les professeurs qui restaient, les yeux rougis.

De peur que les communistes ne changeassent d'avis, il pressa le pas sans oser s'attarder. Une fois hors de leur vue, il se mit à courir comme un fou. Se rappelant les confrères innocents tués de si odieuse façon, il s'écria:

- Démocratie! Liberté! Bonheur! Voilà, comment est leur régime gouvernemental! Ils embellissent leur paradis avec le sang des innocents. O ciel! O Dieu! Sauvez notre peuple de cette bande de cruels, ineptes et stupides.

Comme un fou, il courait vivement et tout droit au milieu de la chaussée.

Pendant ce temps là, le tribunal du peuple continuait de siéger...

Le professeur de français Trinh Can était appelé à son tour. Dans son for intérieur il pensait: «Les communistes ne sont qu'une corporation d'ignorants. Il me faudra donc leurrer pour ne pas mourir injustement». Alors, il se leva et d'une voix excessivement calme:

- Vous avez châtié les professeurs qui enseignaient le français et l'américain. Mais moi, je n'enseignais pas ces deux langues. Alors, pourquoi m'avez-vous arrêté?

Bi s'élança:

- Ce Monsieur ment! dit-il. Il enseignait le français aux élèves des classes 10, 11 et 12.

Riant aux éclats, le professeur Trinh Can s'adressa au juge communiste:

- N'étant pas dans ma classe, comment cet élève savait quelle langue j'enseignais pour m'accuser ainsi faussement? Vous, qui êtes juge, devez arbitrer avec justice.

Le juge aussi tôt demanda:

- Tu es alors le professeur de quelle langue?
- J'enseignais la langue des Genevois.
- Qu'est-ce que la langue des Genevois?
- C'est la langue des Suisses.
- Qui sont les Suisses? Où sont-ils?
- Les Suisse sont des occidentaux.

Le juge fronça les sourcils. Un moment après il demanda:

- Qui sont des occidentaux?
- Ce sont des blancs qui habitent en Europe.
- Des blancs comme les Américains, n'est-ce pas?

Énervé et ennuyé par l'interrogatoire long et fastidieux de ce juge communiste, le professeur Trinh Can lâcha une bordée d'injures en français:

- Merde! Ce type est plus bête qu'un veau. Si ce pays est gouverné par la bande d'ignares que vous êtes, notre société retournera au temps du premier âge.

Heureusement que personne de ce tribunal, y compris les trois élèves indisciplinés qui séchaient les cours de français, ne comprit rien à ce qu'il disait.

Le juge, entendant ce chapelet de mots inconnus, demanda:

- Tu parles la langue suisse, n'est-ce pas?
- Oui, c'est la langue suisse.

Soudain, se souvenant quelque chose, le professeur Trinh Can poursuivit:

- La Suisse est le pays qui a fondé la Croix-Rouge. Vous devez certainement connaître le signe de la Croix-Rouge collé sur les boîtes de médicaments et peint sur les ambulances?

Le lieutenant aussitôt se mêla à la conversation:

- Je connais le pays de la Croix-Rouge.

Le juge très content, s'écria:

- Qui ne connaît pas le pays de la Croix-Rouge? Tu es trop bête! Tu parlais de la Suisse, comment veux-tu que je la connaisse? Bon! Ça va! Du moment que tu enseignais la langue du pays de la Croix-Rouge, je t'acquitte.

Profitant de la bienveillance du juge, le professeur Trinh Can voulait sauver Madame Qui et son proviseur:

- Cette dame enseignait la langue du pays de la Croix-Rouge, comme moi. Ainsi, vous devez l'acquitter également. Quant à Monsieur le proviseur, il n'enseignait aucune langue. Veuillez le faire bénéficier de votre acquittement.

Le juge secoua la tête:

- Ce n'est pas possible. La séance du tribunal n'est pas encore terminée. On ne peut pas acquitter tout le monde.

Monsieur Tran, ayant vu que le professeur Qui, trop effrayée, avait perdu deux fois connaissance, voulut aussi à cette occasion demander sa mise en liberté:

- J'ose vous confirmer, dit-il, que cette dame enseignait aussi la langue du pays de la Croix-Rouge. Pour cela, vous devez l'acquitter. Ne perdez pas votre temps à la juger. Quant à moi, proviseur du lycée, je prends la responsabilité de tout l'enseignement des élèves. Vous n'avez qu'à me juger.

Le juge demanda en scandant les mots:

- Est-ce bien vrai que cette dame n'enseignait pas le français?

Monsieur Tran répondit:

- Elle ne sait pas un mot de français, comment voulez-vous qu'elle l'enseignât? En tant que proviseur, j'assume la responsabilité de ce que j'affirme.

Le juge aussitôt aux soldats:

- Libérez cette dame aussi.

Le soldat détacha les liens de Madame Qui qui tomba tant elle tremblait. Le professeur Trinh Can la releva mais s'en alla pas. Il voulait à tout prix trouver un moyen de sauver Monsieur Tran.

Ce dernier, ayant deviné sa pensée, lui dit:

- Professeur Trinh Can. Vous ferez bien de conduire Madame Qui chez elle tout de suite. Ne vous attardez pas ici. Ne vous occupez pas de moi.

À contrecœur et conduisant Madame Qui par la main, il s'éloigna en se retournant de temps à autre pour regarder Monsieur Tran.

Venant de frôler la mort et ne pouvant pas sauver son proviseur, il avait le cœur gros.

À côté de lui, Madame Qui, l'air stupide, les yeux hagards tel une moribonde, semblait toujours terrorisée et ne savait pas encore qu'elle avait échappé à la mort.

Il ne restait plus maintenant comme coupable que Monsieur Tran qui ignorait pour quel délit les communistes le jugeraient. Il n'avait pas peur de mourir, étant déjà âgé et sachant qu'il doit, de toute façon, mourir tôt ou tard. Mieux

encore, profondément pénétré de philosophie confucéenne et taoïste, il considérait la mort comme un changement de vie.

Il regrettait cependant qu'avant de mourir il ne sache pas si ThuVan avait retrouvé son fils. Comme il serait prêt à quitter ce monde, si ses enfants vivaient tranquilles en sécurité à la maison!

Témoin depuis le commencement jusqu'à la fin d'une séance d'un tribunal d'ignorants, il souffrait atrocement, non seulement pour les deux professeurs décédés, mais aussi pour cinquante millions de compatriotes du Nord et du Sud appelés à vivre sous l'administration cruelle de cette corporation de sauvages sans instruction. Et que deviendront les générations de demain?

Étant éducateur, il s'intéressait beaucoup à l'avenir du monde des jeunes qui constituent les forces vives de la nation et l'avenir du peuple. Si le détenteur du pouvoir n'apprenait aux jeunes que la cruauté et le maniement des armes que deviendrait le pays pendant que le monde progresse à pas de géant dans tous les domaines?

Juste au moment où Monsieur Tran pensait tristement au devenir des jeunes, le lieutenant communiste hurlait :

- Coupable Tran, avoue alors tes crimes!

Bien qu'il n'eût que l'âge de ses petits enfants et bien qu'il lui parlât avec une impolitesse inqualifiable, Monsieur Tran lui répondit avec douceur:

- Quels crimes? Je me demande de quoi je suis coupable? Toute ma vie je me suis comporté avec bonté envers tout le monde. Je me suis servi de mes connaissances pour apprendre aux jeunes à devenir des hommes utiles à la société, afin que la nation progresse en civilisation. Je...

Le juge lui coupa la parole:

- Justement à cause de cela vous êtes gravement coupables. Vous formez dans le Sud des hommes bons, instruits qui font progresser la société, qui la civilisent. Vous leur apprenez ce que c'est que la liberté, le droit. Vous leur inculquez la piété filiale, l'amour... Tout cela ce sont des délits graves. Parce que l'oncle Ho a enseigné:

«L'homme n'a pas besoin de s'instruire; de connaître la civilisation; d'avoir la liberté, le droit de savoir, de penser, d'avoir de sentiments... comme par exemple le chien, le buffle, le cheval etc.... il sera heureux».

Je te demande, si tu as vu un buffle traînant la charrue te donner l'impression qu'il est malheureux?

L'oncle Ho a dit: «c'est justement parce que le buffle ou les animaux en général ne savent pas penser, ne connaissent pas la liberté, la civilisation, qu'ils sont heureux de leur existence».

Monsieur Tran était stupéfait d'entendre ces paroles proférées par le communiste. Stupéfait non parce qu'il craignît d'être incriminé mais parce qu'il était loin d'imaginer que Ho-Chi-Minh voulait transformer le peuple en animaux pour mieux les commander et les gouverner.

Il comprenait maintenant la raison qui fait que toutes les nations communistes progressent plus lentement que le monde libre. C'est parce que les dirigeants communistes pratiquaient la politique de «peuple ignorant» pour plus facilement gouverner.

Et Ho-Chi-Minh voulait aller plus loin encore que les autres nations communistes: «transmuer le peuple vietnamien en animaux».

Le juge communiste voyant Monsieur Tran étonné et effrayé, ajouta, l'air très à l'aise:

- Vous avez commis une faute grave parce que vous apprenez aux jeunes à aimer leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs voisins etc.... Vous leur forgez une âme faible, sentimentale, vous faites des hommes sans courage, incapable de tenir un fusil.

Monsieur Tran demanda:

- Si on me taxe d'être coupable d'apprendre aux jeunes à aimer leurs parents, leurs familles... pourquoi l'oncle Ho vous-a-t-il appris à l'aimer?

- Parce qu'aimer l'oncle Ho c'est bannir tout sentiment familial, c'est acquérir du courage. Tenez, comme ce soldat là.

Désignant le jeune soldat communiste, il poursuivit:

- N'ayant que douze ans, il a le courage de tuer l'ennemi. L'on se demande si dans le monde libre il y a un jeune de cet âge -là capable de tenir un fusil et de tuer?

Le soldat communiste, tout heureux d'être félicité, braquait son arme sur Monsieur Tran. Le juge fit signe de la main et lui dit:

- Attends d'abord! Quand j'aurai fini de chercher ses crimes je te laisserai le soin de lui régler son compte.

Se tournant vers Monsieur Tran:

- As-tu reconnu tes crimes? demanda-t-il.

- Vous voulez me tuer, allez-y tout de suite! J'aime mieux mourir que vivre dans la société où l'homme devient une bête et où les jeunes n'apprennent qu'à tuer.

Riant de satisfaction, le juge, à haute voix, dit:

- Le coupable Tran veut mourir, mais ne veut pas reconnaître ses forfaits. Les témoins doivent donc venir dénoncer ses crimes.

Toujours enthousiaste, l'élève Bi s'avança le premier. Pointant son doigt sur Monsieur Tran:

- Ce Monsieur m'apprenait à aimer mes parents. Il m'interdisait de manquer les cours de français et d'américain.

Les deux autres élèves vinrent aussi accuser leur proviseur à peu près des mêmes méfaits.

Monsieur Tran les regarda avec des yeux tristes, pleins de pitié plutôt que de colère. Il pensait soudain à leurs parents. Ces trois familles étaient peinées d'avoir des enfants indisciplinés. À présent sous le régime qui apprenait aux jeunes de ne pas aimer les parents, ils seraient capables de les accuser comme ils venaient de dénoncer leur proviseur et leurs professeurs. Il éprouvait, à cette pensée, une douleur lancinante au cœur.

Le juge, désignant le concierge, demanda:

- Et vous? Venez vite dénoncer ses délits. Le gouvernement révolutionnaire, aujourd'hui, vous a proposé de le remplacer, vous devez porter des accusations pour le mériter.

Le concierge silencieux, bassa la tête.

Monsieur Tran leva ses yeux sur son concierge. Voyant qu'il baissait la tête, l'air honteux, il le plaignit. Il était au service de l'école depuis la mort de monsieur Le Than, le père de Le Thy. Cela faisait plus de vingt ans. Il l'estimait et l'aidait ainsi que sa famille comme il avait agi vis-à-vis de la famille de Madame Le Than.

C'est pour cette raison que, obligé par les communistes d'accuser son bienveillant patron, il se sentait honteux et malheureux, bien qu'on lui eût proposé d'être proviseur. Il savait, n'étant qu'un primaire, qu'il serait incapable de remplir cette fonction. Plus encore, ne voulant pas qu'on fît du mal à son patron, il leva les yeux et dit d'un ton repentant:

- Je ne veux pas être proviseur. Monsieur Tran était bon envers tout le monde.

Voyant que le concierge refusait de dénoncer Monsieur Tran, le juge s'empressa de dire:

- Trois témoignages suffisent pour accuser le coupable Tran. Compatriotes! Êtes-vous d'accord pour le condamner à mort?

Les agriculteurs levaient la main:

- D'accord! D'accord!

Ayant reçu l'ordre, les deux gosses communistes tirèrent Monsieur Tran vers l'endroit où les deux professeurs avaient été tués tout à l'heure et lui logèrent deux balles dans la tête.

Monsieur Tran est mort.

Cependant avant la minute fatale il avait eu la consolation de voir que le concierge ne l'avait pas trahi. Il avait la figure bien reposée car il savait qu'il allait mourir. D'ailleurs, ne désirant pas vivre dans ce régime, il préférait quitter ce monde.

Il était maintenant dix heures. Le soleil dardait ses rayons ardents sur la cour éclaboussée de sang. La bande des communistes, au comble de la joie, en camion, quittait l'école avec les agriculteurs.

Étant tribunal ambulante il allait de région en région juger sur place les personnalités illustres de l'ancien régime. Bien

entendu, c'était l'occasion pour les méchants, les voyous d'assouvir leur vengeance sur les bons et honnêtes gens.

Après le départ des communistes il ne restait que le concierge avec les trois cadavres. Les yeux en larmes, il prit le corps de Monsieur Tran, balbutia quelques excuses et le déposa sur la véranda de l'école ainsi que le corps des deux autres professeurs.

Il partit ensuite prévenir la famille des victimes pour qu'elle vînt les chercher et les enterrer.

En ce qui concernait Monsieur Tran qui n'avait personne, il alla porter la tragique nouvelle à Madame Le Than.

Dans la même journée, Madame Le Than parvint à ramener le corps de Monsieur Tran chez lui, à le mettre en bière et à l'enterrer dans son jardin.

Monsieur Tran avait mis au courant Madame Le Than du voyage de ThuVan à Cantho. Aussi attendait-elle avec impatience des nouvelles de Le Thanh et de VanTruong.

À l'improviste, ce matin, un des soldats de Le Thanh qui était parvenu à s'échapper de Cantho passa à Mytho lui rapporter la situation de l'Etat-major dans ses dernières heures.

C'est ainsi qu'elle apprit que son fils s'était suicidé. Le même soldat, gardien de la porte d'entrée, assurait qu'il avait vu VanTruong sortir avec les deux gardes du corps du général.

Madame Le Than était très malheureuse d'apprendre la mort de son fils. Toutefois, elle pensait que c'était l'unique solution pour lui.

Elle croyait qu'avec la mort de Thanh sa vie se terminerait. Elle oubliait qu'elle avait encore un fils aîné Thy

et qu'aujourd'hui les communistes s'étant emparé du Sud, celui-ci reviendrait avec les troupes.

Depuis dix-neuf ans Madame Le Than le considérait comme mort bien qu'il fût revenu trois ans auparavant. Elle n'éprouvait plus d'amour maternel pour Thy. Elle aimait beaucoup son petit-fils et sa belle-fille. Aussi se sentait-elle soulagée en apprenant que VanTruong avait quitté le poste de commandement avec les deux gardes du corps de Thanh.

Elle se proposait d'apporter la bonne nouvelle à Monsieur Tran lorsque le concierge de l'école vint lui en annoncer une mauvaise.

Après avoir enterré Monsieur Tran, Madame Le Than griffonna quelques mots qu'elle glissa dans la boîte aux lettres, recommandant à ThuVan et à VanTruong, quand ils rentreraient, de venir la voir immédiatement.

* *

Ce jour là, trois jours après la mort de Monsieur Tran, Madame Le Than apprit par la radio que le gouvernement ordonnait aux librairies et aux particuliers de détruire tous les livres, journaux parus depuis vingt ans dans le Sud, c'est-à-dire depuis les Accords de Genève de 1954 jusqu'au jour de la chute de Saigon le 30 avril 1975.

Le magasin de nouveautés que tenait Madame Le Than depuis dix ans était devenu assez important.

Les livres, les journaux, les romans, etc.... occupaient avec les articles de classe, un côté de la boutique; l'autre côté était réservé aux friandises, à la pâtisserie et aux articles domestiques usuels.

Cependant les livres, les romans, les journaux etc.... occupaient les deux tiers du magasin étant donné que, depuis trente ans, sous le régime de liberté, la culture dans le Sud progressait et se développait d'une façon extraordinaire.

Il fallait, à présent, selon l'ordre du gouvernement communiste, tout détruire en une seule journée.

Madame Le Than et ses deux employées vidaient les rayons et mettaient les livres, les journaux sur le trottoir, en tas comme des monticules.

Elles besognaient, mélangeant ainsi les larmes de leur chagrin à la sueur de leurs efforts. Car elles étaient de celles qui estimaient les livres, non pas pour leur valeur marchande, mais pour le mérite de ceux qui écrivaient pour la génération présente et qui léguaient aux générations de demain un précieux trésor littéraire.

Au temps jadis, aux environs de 220 ans avant Jésus Christ, en Chine, le roi Tsin She Huang Ti¹, parce qu'il redoutait l'opposition du monde des intellectuels à sa politique barbare, faisait enterrer vivants les étudiants et brûler la plupart des livres dans le pays.

La conséquence fut que les générations suivantes se trouvèrent frustrées, désavantagées et ne purent s'instruire de ce qu'avait été excellence de l'époque révolue.

Car détruire la culture c'est anéantir l'histoire et la civilisation d'un peuple.

La destruction par le feu des livres amoncelés sur les trottoirs de la ville, avec ses longues flammèches, avec sa

¹ Ce roi avait fait construire la Grande Muraille en Chine qui avait coûté la vie à deux millions de Chinois.

fumée et ses cendres s'élevant en volutes denses dans le ciel, était un spectacle inconnu jusqu'alors.

Pendant que Madame Le Than et les deux filles, tristes et prostrées, sur le pas de la porte, regardaient se consumer leur trésor culturel, un groupe de soldats communistes armés arriva soudain.

Croyant qu'ils venaient contrôler la destruction des livres de sa boutique, elle et ses employées leur cédaient le passage.

Mais le capitaine, levant le menton, lui demanda:

- Est-ce que c'est toi, la propriétaire de ce magasin?

Madame Le Than, n'ayant pas bien saisi ce qu'il demandait avec son accent du Nord incompréhensible, rétorqua:

- Que désirez-vous Monsieur?

- J'ai demandé qui est le propriétaire de ce magasin?

- C'est bien moi.

- Quel est ton nom?

- Je suis Madame Le Than.

- Est-ce que tu es la mère de Le Thanh?

Cette question la fit pâlir. Faisant signe de la tête elle répondit très faiblement:

- Oui, Monsieur.

Aussitôt le capitaine, tournant la tête vers un autre communiste debout de l'autre côté de la rue, l'appela à haute voix en agitant la main:

- Camarade Le Thy! Viens ici confirmer si celle-ci est bien la mère de Le Thanh.

Cette parole fut comme la foudre pour Madame Le Than. Abasourdie, elle vit un officier communiste s'avancer, tête baissée. C'était bien son fils ingrat qui n'osait pas lever les yeux sur elle. Il regarda son camarade, lui fit signe de la tête et se poussa en avant.

L'autre, immédiatement, agitant la main, ordonne à ses soldats:

- Arrêtez cette femme.

Les soldats se précipitèrent sur elle. Elle se débattit et finalement eut les mains liées. Folle de colère elle cria:

- Je ne suis qu'une simple citoyenne. Sous quel prétexte m'arrêtez-vous?

- Tu es coupable de beaucoup délits.

- Quels délits?

- Tu es coupable d'avoir donné naissance à un enfant qui combattait l'armée de l'oncle Ho. Tu es coupable d'avoir abusé des privilèges économiques du gouvernement.

Ne voulant pas se résigner, Madame Le Than désignant Le Thy:

- Et cet enfant là, demanda-t-elle à haute voix, il s'est engagé dans l'armée de Monsieur Ho, est-ce que j'en suis coupable aussi? Et votre gouvernement qui ne gouverne que depuis une semaine, qu'est-ce que j'ai fait pour accaparer les avantages de l'économie de...

Ne lui laissant pas achever sa phrase, le capitaine communiste ordonna à ses soldats de l'embarquer dans la jeep garée de l'autre côté de la rue, la jeep qui avait appartenu, autrefois, à Le Thanh.

Traînée sans ménagement par les soldats, Madame Le Than se tournant vers Thy l'appela:

- Thy! Tu laisses cette bande arrêter ta mère, n'est-ce pas, Thy?

N'osant pas regarder sa mère, Thy détournait la tête. Devant l'attitude de son fils, Madame Le Than s'évanouit de douleur.

Les soldats la balancèrent dans la voiture. Les deux petites employées, en fait deux sœurs, effrayées par l'arrestation de leur patronne, se tenaient tremblantes.

Le capitaine ne leur fit pas grâce:

- Ligotez ces deux-là et embarquez-les dans la voiture, ordonna-t-il à un soldat.

Depuis que les communistes détenaient le pouvoir, la population du Sud devait obligatoirement emprunter deux voies:

- La première était celle conduisant vers la prison.
- La deuxième était celle menant à la mort.

Et la voiture, où se trouvaient Madame Le Than et les deux filles, était en train de rouler sur la première voie.

* * *